

Racine le tragique

... Gérard Joulé, *Epalinges*

« Tout de l'honnête homme et rien du poète », dira Saint-Simon du Racine de la fin. Et en effet rien de moins romanesque que la vie de Jean Racine au sens où nous entendons ce mot, c'est-à-dire chargée d'événements et d'incidents. Sa vie fut parfaitement conforme à celle des hommes de son siècle et de sa classe qui, après s'être éloignés, non de la croyance, mais de la pratique religieuse, y reviennent raisonnablement sur le tard au moment où ils s'apprentent à comparaître devant leur créateur et leur juge.

Orphelin de sa mère à deux ans, de son père, un an plus tard, il est recueilli par sa marraine qui l'introduit à Port-Royal où l'une de ses tantes est religieuse sous le nom d'Agnès de Sainte-Thècle, plus tard prieure et enfin abbesse du monastère dans les années d'infortune. De cette enfance et de cette adolescence du poète, dont nous ne savons presque rien, un fait se détache : son appartenance à Port-Royal et la formation intellectuelle et morale qu'il y reçut. Cette enfance, Racine lui-même l'a résumée dans un vers d'Athalie : « Comme eux vous fûtes pauvre et comme eux orphelin. »

L'événement capital de sa vie fut sa rupture avec Port-Royal, lorsque, tenté par une carrière littéraire, il se mettra à écrire pour le théâtre. Célèbre rapidement de son vivant, il cessera brusquement d'écrire alors qu'il est au faite de son succès et qu'il a à peine 39 ans ; il reviendra au théâtre vingt ans après avec deux pièces, dont l'une au moins est un chef-d'œuvre. Il s'est entre-temps

réconcilié avec Port-Royal et demandera à être enterré auprès de la fosse de Monsieur Hamon,¹ qu'il avait eu pour maître aux Petites écoles, au cimetière de Port-Royal des Champs, l'abbaye qui pendant toute sa vie avait été l'un des principaux centres de résistance intellectuelle aux pouvoirs de l'Eglise et de l'Etat.

Après avoir renoncé au théâtre, il reprendra les habitudes pieuses de son enfance et se montrera un chrétien appliqué, d'un rigorisme moral qui ne fait aucune part aux curiosités et aux querelles théologiques, soucieux d'effacer l'homme de théâtre sous l'honnête homme, allant jusqu'à interdire à ses enfants de lire ses pièces (trois de ses filles seront religieuses et ses deux fils demeureront célibataires), et cette conduite surveillée et exacte porte peut-être aussi la marque de Port-Royal.

Sous le signe de la raison

Nicole,² à la suite des Pères de l'Eglise et en conformité d'ailleurs avec ce que pensait l'Eglise du XVII^e siècle, disait du théâtre : « Ce n'est que haine, concupiscence, vengeance, colère, folie, meurtre, dérèglement de la chair et de l'esprit. Les faiseurs de pièces sont des empoi-

1 • M. Hamon, dit-on, trottinait à dos d'âne au tour de Port-Royal pour aller soulager les malheureux, lisant les saintes Ecritures sur le cou de sa bête.

2 • Moraliste français, enseignant aux Petites écoles de Port-Royal, auteur des *Essais de la morale*. (n.d.l.r.)

sonneurs d'âmes. Plus ils ont soin de couvrir d'un voile d'honnêteté les passions criminelles qu'ils décrivent, plus ils les rendent dangereuses et capables de surprendre et de corrompre les âmes simples et innocentes. »

Simple et innocente, nos âmes ne le sont pas, et Racine était-il bien sincère quand, en réponse à Nicole, il disait : « Les passions n'y sont présentées aux yeux que pour montrer tout le désordre dont elles sont cause ; et le vice y est peint partout avec des couleurs qui en font connaître et haïr la difformité » ?

Je crois plutôt que nous assistons à des tragédies non pas pour y purger nos passions ni en haïr la difformité, mais pour y être émus et y trembler, ou bien dans le désir de retrouver notre royauté perdue sous le calcul, l'intérêt et d'inaouvables lâchetés. Nous évoluons dans une impureté perpétuelle dont nous ne sortons qu'en vivant par la pensée la vie brûlante des personnages de tragédie. La tragédie libère et sacre la part de sou-

veraineté et de sauvagerie qui est en nous et que la culture et la domestication par la civilisation nous empêchent d'exprimer. Aussi n'est-ce point un hasard si les héros tragiques sont des rois et des reines. Le monde réel où nous vivons n'est pas tragique. Il peut être horrible, grotesque, malheureux, immonde, mais il ne connaît pas la pureté étouffante de la tragédie, faite d'une coupure radicale avec l'attitude de la vie ordinaire et laborieuse.

Dans un monde athée et sécularisé comme le nôtre, le subversif se réfugie dans les forêts vierges de l'inconscient, vite défrichées d'ailleurs et qui en elles-mêmes ne sont pas plus poétiques que le tarmac d'un aéroport. Cherchant dans l'irrationnel les geysers de la poésie, les surréalistes, par exemple, n'ont abouti qu'à de l'informe et du biscornu, alors que Racine, fondant son art sur la raison, la nature et la vraisemblance, a écrit le théâtre de la foudre et de la nuit. Et lorsqu'il reproche à Corneille, à qui il emprunte le moule et le monde de la tragédie classique, son goût de l'extraordinaire et de l'extravagant, sa critique n'est pas seulement celle d'un dramaturge épris de simplicité. C'est celle d'un écrivain qui met son œuvre tout entière, avec ses audaces, sous le signe de la raison. Racine a réussi ce miracle de faire parler raisonnablement la folie et les passions, c'est-à-dire qu'aucun mot ne doit être plus grand que la chose qu'il désigne. La raison fournit à la tragédie cette vérité morale dont, à ses yeux, elle ne peut se passer.

Le sens de l'arbitraire et de l'absurde, le goût du hasard, du doute et de la mesure n'appartiennent pas à son génie. Et c'est justement cette rigueur rationnelle et morale qui le définit comme un classique. C'est parce qu'il est un homme moral et chrétien, élevé à Port-Royal, qu'il a pu renouveler la tragédie grecque et voir en elle comme une pré-

Racine lisant ses œuvres à Louis XIV



figuration de la religion chrétienne, et transposer sur le mode antique la tragédie du chrétien.

Même appuyé sur la tradition, Racine s'écarte des sujets déraisonnables. Andromaque échappe au malheur car elle n'a point de part au drame passionnel et criminel qui autour d'elle fait rage. Titus et Bérénice sacrifient raisonnablement leur amour à la raison d'Etat. Les protagonistes de *Bajazet* se sont voués à la mort en se livrant à leurs passions, tandis que la noblesse de Xipharès et de Monime dans *Mithridate* les rend dignes de leur salut. Rien donc de plus raisonnable et de plus moral que la tragédie. « Quand je ne devrais à Euripide, écrit Racine, que la seule idée du caractère de Phèdre, je pourrais dire que je lui dois peut-être ce que j'ai mis de plus raisonnable au théâtre. » Et dans la préface d'*l'phigénie*, il dit encore : « J'ai reconnu avec plaisir, par l'effet qu'a produit sur notre théâtre tout ce que j'ai imité d'Homère ou d'Euripide, que le bon sens et la raison étaient les mêmes dans tous les siècles. »

Vidés de leur humanité

Si Racine écrit les tragédies qu'il a écrites, c'est parce qu'il a été élevé à Port-Royal et que la théologie janséniste de la grâce et de la prédestination est une philosophie tragique qui transpose dans le monde et sur le mode chrétiens la fatalité antique.

La tragédie racinienne n'excite que deux sentiments : la terreur et la pitié, et rien n'y vient détendre ces deux ressorts. Tout y respire l'effroi et la majesté. Aucun sourire ne vient éclairer un visage. Tous sont tendus, tous sont presque interchangeables quant à l'expression, car le héros tragique est vidé de son humanité. Il perd toute individualité. C'est un

condamné à mort qui parle avec une voix d'outre-tombe, un homme qui a tourné le dos à la vie, dont la vie riante s'est détournée. Il s'apprête à expirer. Il expie en expirant. Ce qui le rendait humain, ce qui le distinguait d'autrui et le particularisait s'est estompé. Il a perdu ses couleurs.

« N'allons pas plus avant, dit Phèdre. Demeurons, chère Oénone. Je ne me soutiens plus. Ma force m'abandonne. » Aucune espérance, aucun soulagement ne viendront calmer ce cœur. Nous sommes placés devant la fatalité énigmatique d'un interdit et bouleversés par cette déploration et ce gémissement qui ne parviennent pas à s'éteindre.

Un seul ton, un seul son, monotone, uniforme, monochrome. L'homme divers et ondoyant de la comédie, l'homme multiple de la vie quotidienne a quitté la scène. Le héros tragique est figé dans la terreur, il ne rend plus qu'un seul son, toujours le même. Dans le long, le lent récitatif racinien, pas un mot n'est plus haut que l'autre. Le héros, absent de lui-même, parle comme un somnambule. L'inflexion de la voix est laissée au confident en qui subsiste un reste d'humanité, c'est-à-dire de lâcheté. Le confident s'efforce de croire à des issues de secours possibles. Mais le héros tragique, lui, se sait condamné, se sait jugé. Il vient regarder une dernière fois le soleil, regarder la mort dans les yeux sans lunettes de soleil. Shakespeare, qui a peint l'agonie de la féodalité, a introduit le comique pour détendre le spectateur et lui permettre de respirer. On rit dans *Hamlet*, qui n'est pas une pure tragédie. On rit des bouffonneries du prince du Danemark, qui est d'ailleurs trop intelligent pour un pur héros de tragédie. C'est l'ancêtre de nos intellectuels bourgeois. L'intelligence est anti-tragique.

Mais le public qui allait écouter les tragédies de Racine était intelligent pour

Georges Forestier,
Jean Racine,
 Gallimard, Paris 2006,
 942 p.

deux. Il avait été entendre le matin Bossuet, Bourdaloue ou Massillon prêcher devant le roi les vérités éternelles et effroyables du salut. Il avait été dressé à se contenir, et Racine le soir lui délivrait un second sermon.

Absolutiste

Le choix et le compromis sont la règle du monde. Qui refuse le compromis doit sortir du monde. Les gens de Port-Royal ont quitté le monde, les héroïnes de Racine également. Le refus du compromis et l'impossibilité de choisir sont la loi de la tragédie. Pour le monde, il n'y a pas de mal absolu, il n'y a que du relatif, du plus ou moins, mais pour le personnage tragique, comme pour le chrétien qui est un personnage tragique, c'est tout ou rien, et le mal est forcément absolu. Si Phèdre descend du soleil aux yeux duquel elle a honte d'apparaître, qu'en sera-t-il de Racine qui lui descend du Dieu d'Abraham et de saint Augustin ?

Racine s'est longtemps demandé si les dieux étaient bons ou méchants. Homère avait dit qu'ils étaient tantôt l'un, tantôt l'autre. C'était là une réponse que le philosophe qu'était Platon ne pouvait pas entendre, aussi chassa-t-il Homère de sa *République*. Dans *Iphigénie* et surtout dans *Phèdre*, Racine est forcé de reconnaître la méchanceté des dieux qui exigent le sacrifice de l'*Innocent*. Le chrétien Racine, ayant poussé la philosophie tragique jusqu'à son paroxysme, n'avait d'autre issue que dans le silence.

Dans chacune de ses œuvres, Racine a tendu toute son énergie pour y remplir le dessein total de son esprit et le besoin total de son âme, et d'œuvre en œuvre, il a poussé cette tension plus loin. Chez lui, rien de facile ni de lâche, aucune désinvolture, pas trace de ce laisser-aller qui caractérise le passage

dans chacun de leurs travaux de ces écrivains abandonnés au mouvement d'ensemble de leur œuvre.

Et surtout il se connaît bien, il s'est percé de bonne heure. Avec une lucidité foudroyante, il a sondé tout son abîme ; après cinq ou six atteintes, il s'est touché à fond. Il s'est savouré dans son essence. Continuer eût été se complaire dans soi-même. L'homme de goût qu'il est, si ironiquement absolu, ne peut accepter de se répéter, de se paraphraser. Car il porte aussi en lui ce terrible goût français qui exige la concision. Le vrai Français est l'amant dévoré de la concision.

Enfin, l'être de génie est un être de passion. Ses sept tragédies (j'excepte les deux premières) écrites en dix ans se groupent autour de deux ou trois figures de femmes violemment prisées et scrutées. Plus tard, il écrira encore deux pièces pour éprouver qu'il avait raison et que la glace, bien que brûlante, ne remplace pas le feu.

Faut-il ajouter que Racine n'avait pas besoin de ressasser pour gagner de l'argent ? Il a su garantir aussi bien son existence matérielle que son assiette dans la vulgaire considération des hommes : il est de la Cour, de l'Académie. Ayant tout vaincu, il peut bien se taire et se retirer de l'arène. Et il s'en va, laissant derrière lui une œuvre nette, dure, impitoyable, impérissable.

Il y aurait un bel éloge à faire de la clôture. La Cour qu'a observée Jean Racine était une sorte de clôture, et Port-Royal où il a grandi en était une autre. Le théâtre, autre monde clos, fut le lien et le lieu de rencontre de ces deux mondes, l'un profane et l'autre sacré. Il n'y a que dans les mondes clos et resserrés que les passions se concentrent, s'épurent et éclatent.

G. J.